

Les hystéries masculines le 6 octobre 2018

Je vous propose de nous intéresser cette année aux hystéries masculines, au pluriel. Ce sera l'occasion pour nous de poursuivre les questions ouvertes l'année dernière sur le destin de la misère hystérique, ce qui nous a amené à beaucoup parlé des femmes. Nous avons notamment pu considérer que dans l'hystérie il y a une question pour une femme qui est la suivante : qu'est-ce qu'une femme ? Nous avons à prolonger ces questions du côté homme, si nous voulons bien admettre qu'il n'y a pas de symétrie entre ces deux positions, et que néanmoins il existe une névrose qui mérite le terme d'hystérie. Je précise aussi que si je met hystéries au pluriel, c'est à la fois pour ne pas suturer l'hétérogénéité qu'il peut y avoir entre les hystéries masculines et féminines, mais aussi l'hétérogénéité des névroses masculines dont la diversité peut être masquée si on les englobe dans un terme trop général.

Il est intéressant pour nous de prendre la névrose comme étant une question, une question à laquelle le névrosé répond avec tout ce qu'il trouve sur le marché, sur le marché des discours et des paroles qui circulent autour de lui, voire encore sur le marché des images. Nous pouvons remarquer que depuis Freud, l'humanité s'est employée à faire circuler à une vitesse de plus en plus grande, et qui devient même vertigineuse, des paroles, des discours, des images. Ce n'est pas pour autant nous semble-t-il que les réponses apportées à la question : qu'est-ce qu'une femme ?, soit plus pertinente aujourd'hui qu'à l'époque de Freud. De fait, Freud a lui aussi contribué à faire bouger les lignes entre les différentes réponses qui pouvaient être opposées à cette question : qu'est-ce qu'une femme ? Il n'était pas le seul loin de là, puisque nombre de ses contemporains s'y employaient également, mais beaucoup reconnaissent que Freud, s'il a pu dire que l'anatomie, c'est le destin, est celui qui le premier a posé une disjonction importante entre le sexe anatomique et le sexe psychique.

Ces questions qui au temps de Freud étaient soutenues dans un débat extrêmement restreint, sont arrivées depuis quelques décennies au cœur de notre vie sociale et politique, au point qu'aujourd'hui personne ne peut énoncer sur la place publique ce qu'il considère comme étant une position d'homme ou de femme, ou encore ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, sans que cela soulève une polémique extrêmement vive sur laquelle le juriste et le législateur sont sollicités. Nous pouvons déjà nous étonner de l'extrême agressivité de ce débat, voire même de la recrudescence de cette agressivité au fur et à mesure de la progression du chambardement qui existe dans les frontières entre hommes et femmes, voire entre hommes et femmes et les autres, puisque nous sommes sollicités à répondre à la question de savoir s'il y aurait chez les humains autre chose que des hommes et des femmes.

Alors est-ce que les analystes ont leur mot à dire aujourd'hui, et si oui lequel, ou plutôt lesquels ? Parce que là aussi nous avons de la pluralité, et lorsque l'on ouvre la littérature psychanalytique nous pouvons constater que les réponses sont extrêmement diverses et variées. Ainsi si l'on prend les réponses étayées sur principalement les élaborations de Lacan, nous constatons qu'avec des prémices le plus souvent semblables résultant d'une lecture

rigoureuse de l'élaboration lacanienne, nous pouvons arriver à des conclusions radicalement opposées quant à l'accueil à faire à ces réformes politiques profondes qui concernent la vie la plus intime de chacun, tant dans leurs relations homme-femme que dans leur relation de père et mère à enfant.

Pour vous donner tout de suite un axe important de ce débat je vais vous citer une phrase de Lacan qui dit que "c'est parce qu'il n'y a pas de normes sexuelles qu'il y a des normes sociales." Cette citation s'appuie sur ce que Lacan a précisé de bien des façons à savoir qu'il n'y a pas de différence des sexes pour l'inconscient. C'est ce que nous vérifions dans le moindre lapsus, le moindre acte manqué ou dans les rêves où chacun franchit allègrement les frontières entre les sexes ou encore entre les générations. J'ai trouvé cette citation dans un recueil d'articles, quasiment dans chaque article, et quasiment toujours prise comme argument premier pour considérer que par conséquent les analystes ne peuvent que suivre le mouvement contemporain qui chamboule complètement les normes sociales que nous retrouvons non seulement dans nos coutumes et nos lois, mais aussi en tout premier lieu dans la langue, tant au niveau du lexique que de la syntaxe, la grammaire. Cette acceptation a pour conséquence l'acceptation d'une interchangeabilité complète des rôles dans une visée égalitaire, tant en ce qui concerne les rôles qui ont été et qui restent jusqu'à maintenant sexués, que les rôles des parents auprès de leurs enfants, qui est de leur transmettre l'accession à une position subjective, position maturante concomitante à l'assomption d'un désir, eh bien que ces rôles des parents sont remplis hors de toute position sexuée.

Ce positionnement est tout à fait congruent avec une tendance lourde dans nos démocraties occidentales qui consiste à privilégier les droits d'un individu à assouvir aussi loin qu'il le peut le moindre de ses vœux. Il y a là un formidable appel à la liberté de l'individu qui rencontre des écueils logiques, à savoir cette confrontation des vœux, des volontés, c'est-à-dire des égos, qui entraîne une recrudescence de l'agressivité, de la compétition, des conflits, et concomitamment un appel à la production de toujours plus de lois, à savoir de normes sociales.

Lors du travail de l'an passé, je me suis beaucoup appuyé sur la distinction opérée par Lacan entre ces trois manques que sont la frustration, la privation et la castration. Pour ce qui concerne les deux premiers manques à savoir la frustration, qui est frustration d'un objet réel par un agent symbolique, et la privation qui est privation d'un objet symbolique par un agent imaginaire, il n'y a pas de position sexuée qui découle de la mise en place de ces deux manques. Je rappelle donc que l'objet de la frustration dont l'exemple donné par Lacan est celui du sein, est un objet qui appartient autant à la mère qu'à l'enfant, et c'est un objet qui n'a pas de représentation imaginaire ou symbolique. Ce qui est symbolisé avec ce manque imaginaire qu'est la frustration, c'est l'agent qui est en premier lieu la mère mais sur fond d'un système symbolique paternel. Ces systèmes symboliques, ce sont ces fameuses normes sociales qui sont extrêmement variables d'une société à l'autre mais qui existent dans chaque société. Ajoutons même que plus une société est dite « primitive » et plus ces règles, ces normes sociales sont contraignantes jusqu'à pouvoir être sanctionnées par la mort. Cela fait parti de l'évolution de nos sociétés que d'alléger les sanctions concernant le non-respect des normes sociales. La frustration a donc pour objet le rien et son manque, la frustration imaginaire, relance l'appel à un Autre symbolique dont nous savons que le rôle est primordial pour établir la première donne d'un monde structuré par le langage. Et c'est là un rapport à la

vie et la mort. Si l'agent nourricier ne parle pas à son enfant nous savons qu'il peut dépérir jusqu'à en mourir, et que si cet agent fait un peu trop de zèle dans son don d'amour, l'enfant peut refuser celui-ci, ce qui va se traduire par exemple par une anorexie.

Quant à la privation qui est un manque réel, elle s'appuie sur la représentation symbolique d'un objet qui va se détacher de l'être des deux protagonistes de la frustration, objet autour duquel va s'organiser à la fois l'espace de l'échange avec l'autre et aussi sa temporalité, les scissions qui marquent les débits et les crédits d'une dette qui circule entre l'un et l'autre, l'autre étant cet agent imaginaire qui prend tour à tour la figure de l'autre secourable et celle de l'adversaire, de celui qui s'oppose, de Satan. C'est pourquoi les échanges qui s'organisent autour de ce manque réel de la privation, c'est-à-dire un manque qui n'est pas représenté comme tel, se font à partir de l'affirmation d'un objet qui est là présent dans la réalité, un objet positif, possédé par l'un ou par l'autre des partenaires de l'échange. Ces échanges qui nous sont familiers, du fait qu'ils constituent notre commerce quotidien avec nos proches, sont à la fois producteurs d'une historicité et d'une demande, voire d'une plainte qui s'adresse à un autre qui est perçu comme tantôt secourable, tantôt persécuteur.

Ces échanges sont aussi producteurs de sens, et d'une certaine vérité que nous n'atteignons jamais aussi bien que par le mensonge, puisque c'est au niveau des échanges organisés par la privation que s'organise une lutte pour la possession de cet objet symbolique. En effet c'est au niveau de la privation que se mettent en place les normes sociales à partir desquelles se fondent toutes sortes de négociations. Ces négociations commencent très tôt dans la vie de l'enfant, et contribuent à la mise en place des pulsions, négociations du genre "tu auras du dessert quand tu auras mangé tes légumes", ou encore "tu pourras jouer sur ta console quand tu auras fait tes devoirs ou quand tu auras rangé ta chambre". Ces échanges mettent en place l'idée que dans la relation à l'autre il peut y avoir une faute et un coupable, et donc une justice qui implique une dissymétrie entre celui qui a commis la faute et sa victime.

Nous pouvons dire aussi que ces échanges sont à l'origine d'une comptabilité, chacun des protagonistes compte ce qu'il a cédé et ce qu'il a reçu. Il arrive inéluctablement que ces comptes ne s'équilibrent pas. Et si l'on ne s'y retrouve pas dans les comptes de cet échange c'est que forcément l'un des protagonistes n'a pas fait ce qu'il fallait, il a fauté, et retenons déjà que dans la vie du névrosé la culpabilité tient une grande place, tant quand il prend la faute sur lui et qu'il se sacrifie pour faire tenir debout un système dont il a pris la mesure des vicissitudes, que quand il va attribuer la faute à l'autre et considère que ce qui lui arrive, ce n'est pas juste, et qu'il est victime des excès d'un autre jouisseur et de mauvaise foi.

Et de la mauvaise foi, du mensonge, il n'en manque pas dans ces échanges qui appartiennent au registre de la privation, au registre d'un manque qui n'a pas été symbolisé. À savoir que si le manque n'est pas repéré comme tel l'objet est forcément positif, et son possesseur, celui qui l'a, puisque c'est à ce niveau que se met en place le registre de l'avoir, son possesseur est pris pour un usurpateur. Dans cette bataille des egos qui ne peuvent pas être égaux, le mensonge est forcément de la partie et porte en premier lieu sur la jouissance éprouvée dans ces échanges. C'est là l'un des premiers repérages de Freud qui a parlé du *proton pseudos*, du premier mensonge hystérique qui porte toujours sur la jouissance éprouvée dans ce que Charles Melman a pu requalifier comme un pseudo traumatisme.

D'autant plus que les hystériques autant hommes que femmes, utilisent les registres et les logiques différents de ces deux manques que sont la frustration et la privation pour conserver le beau rôle. En effet ils s'engagent dans la bataille pour acquérir un certain nombre d'attributs qui permettent d'exister dans la réalité du monde, ce qui se joue au niveau de la privation, mais ils sont les premiers à constater que cette compétition pour avoir toujours plus est clivante et génératrice de discorde, d'où leur retrait dans le monde de la frustration justement où les échanges sont là gratuits, désintéressés, c'est-à-dire détachés de tous ces calculs mesquins conditionnés par la logique de la privation.

C'est même là le champ principal du mensonge hystérique auquel il nous est extrêmement difficile de ne pas participer ne serait-ce que dans notre vie politique qui montre que les électeurs sont toujours extrêmement divisés entre leur souci d'avoir plus, bien sûr, ce ne serait là que justice, et leur dénonciation des ravages de cette compétition à avoir toujours plus, tels que ceux que l'on peut constater sur le lien social ou encore sur l'exploitation des ressources de notre planète.

Notons bien que le symptôme hystérique n'est pas tant de diviser entre ces deux logiques différentes, ce qui est la division subjective ordinaire, mais bien de pouvoir défendre tour à tour chacune de ces logiques de manière absolue et totale comme si l'hystérique lui-même ne participait pas à la faute qu'il dénonce. Les névrosés font partie de ceux qui chérissent les causes dont ils dénoncent les conséquences. Pour cela ils font appel à l'infinitude de la grâce de cet Autre symbolique dont le royaume universel ne peut advenir à cause la faute de ces petits autres imaginaires qui ont la mesquinerie de se disputer la possession de biens en nombre fini. Notez au passage qu'il y a un conflit qui porte sur la nature de l'objet qui d'un côté est réel, et participe à la logique des nombres réels entre lesquels il y a une continuité, puisque entre deux nombres réels, on peut toujours en ajouter un, et de l'autre côté cet objet est symbolique et obéit à la discontinuité des nombres entiers naturels entre lesquels il y a une césure. Il y a un incommensurable entre les nombres réels et les nombres entiers naturels.

Ainsi, comme j'ai pu le faire remarquer précédemment, le fait d'appeler une crèche " c'est pas juste " nous donne une idée de cette tendance nouvelle dans les rapports des adultes aux enfants, où les adultes prennent fait et cause pour la frustration qu'éprouvent les enfants. Rappelons qu'une crèche constitue la première étape de socialisation d'un enfant hors de sa famille, étape maturante extrêmement importante puisque il s'agit à la fois d'accueillir l'enfant dans un monde qui a été colonisé par le langage pour le rendre accessible à la jouissance, et que bien sûr cet accueil de l'enfant nécessite une certaine bienveillance qui implique beaucoup d'efforts de la part de la personne qui est à la fois nourricière, qui répond aux besoins de l'enfant, et surtout à cette appétence pour la présence de l'autre, pour son attention, c'est-à-dire un amour inconditionnel. À côté de cela le temps de la crèche aussi celui de la mise en place de certaines conditions comme le rythme des repas, la mise en place de la propreté, le partage d'une vie commune avec les adultes et les autres enfants. Et comme nous le savons le jeune enfant lorsqu'il rencontre ces premières exigences, c'est-à-dire cette première forme d'un amour conditionnel, peut s'en trouver très affecté et manifester un refus radical. Que veut dire qu'aujourd'hui des adultes chargés d'accompagner les enfants dans leurs premiers échanges sociaux affichent sur cette enseigne cette protestation " c'est pas juste " qui, si elle est une étape incontournable de la maturation de

l'enfant, nécessite d'être dépassée, et nous verrons comment. Ce "c'est pas juste" est le cri même de la jalousie de celui qui fait une comptabilité de ce qu'il a et de ce que le petit autre à côté lui peut avoir, et qui estime que cette comptabilité lui est défavorable.

Ce "c'est pas juste" est donc une étape incontournable puisqu'il contribue à la mise en place de l'inconscient qui est comme l'a dit Lacan, un comptable qui se perd dans ses comptes. Il se perd dans ses comptes non pas parce qu'il essaye d'additionner des choux et des carottes, comme le disait un prof de physique qui nous invitait à ne faire des opérations de calcul qu'avec des unités de valeur semblables, mais parce qu'il confond ce qui est du registre du réel et celui du symbolique. Vous savez que les enfants peuvent dire 1000 pour désigner un nombre infiniment grand, mais pour nombre d'adultes quand cela dépasse le milliard c'est comme si cela était infini, de sorte que dans nombre de raisonnements économiques, tant décriés parce que basement calculateurs, eh bien lorsque l'on dépasse le milliard c'est comme si on avait affaire à une réserve infinie. C'est comme cela qu'est souvent considéré le budget de l'État d'un pays, d'où ce "c'est pas juste" qui monte dès lors qu'il s'agit d'équilibrer les comptes entre les recettes et les dépenses, et de définir sur qui doivent porter les efforts. Là aussi, le "c'est pas juste" revient plus souvent qu'à son tour.

Ajoutons pour ce qui concerne l'accueil de l'enfant dans ce monde symbolique que la mise en place de cette adresse à l'Autre symbolique qui est d'abord la mère symbolique, mais sur fond d'un monde colonisé par le père mort, est une étape incontournable qui nécessite qu'il y croit. C'est-ce que nous disait Christiane Lacôte lors de ce deuxième week-end intitulé "mère réelle symbolique et imaginaire et autre" en nous parlant de la vierge Marie, figure hautement symbolique d'une mère qui a enfanté un enfant à partir d'une parole. Dans l'annonciation qu'elle sera la mère d'un enfant issu d'une filiation directe avec le père symbolique qui est le père mort, nous avons l'illustration parfaite de ce lien qui unit la mère symbolique, agent de la frustration, au père symbolique qui constitue au-delà de la mère l'adresse ultime et supposée éternelle de la demande d'amour.

Ce qui suppose qu'il y a du Un symbolique dans l'Autre, et que c'est avec cet Un que l'on peut coloniser le monde et le rendre apte à la jouissance, et que de surcroît cette action est tout à fait légitime. Il y a donc nécessité de croire au merveilleux de cette histoire pour entrer dans les échanges langagiers, mais bien évidemment cette belle histoire a ses limites et ses incohérences qui du côté des religions monothéistes ont été rangées sous le terme de mystère duquel il n'y a rien à redire, pour entretenir la croyance. Mais bien sûr l'humanité est aussi soumise à certaines limites, certaines finitudes, comme la mort, qui ne pouvait pas atteindre cet être pur, si bien que la mère vierge ne pouvait pas mourir mais seulement entrer en dormition, autre mystère, qui ne pouvait que laisser les disciples de son fils hagards et hébétés après cet abandon de l'Autre symbolique et de l'adresse qu'il constituait pour leur demande.

Nous savons que chaque civilisation n'a pas lésiné sur les moyens pour mettre en place de manière durable cette fiction de l'Autre symbolique comme garant d'un monde présent de toute éternité. Nous connaissons la tentative des Égyptiens qui ont consacré les efforts de tout leur peuple pendant plusieurs siècles pour construire ces lieux réputés inviolables, c'est-à-dire appartenant à un espace Autre, dans lesquels recueillir le corps de cette divinité vivante qu'est pharaon ainsi qu'une part importante de cette richesse qu'il a pu prélever et

dont son peuple devait être privé à jamais. À l'instar des Égyptiens, les Mongols ont enterré le fondateur de leur empire, Genghis Khan dans un tombeau immense construit par des milliers d'esclaves qui non seulement ont été sacrifiés une fois la tombe construite, mais les bourreaux eux-mêmes ont été sacrifiés de façon à ce que ce lieu reste secret, et que la fiction d'un Un dans l'Autre soit maintenue de génération en génération. Ce mystère a été maintenu grâce à la piété filiale des dirigeants de ce pays qui ont découragé jusqu'à maintenant les recherches des archéologues qui pensent aujourd'hui avoir découvert ce fameux lieu d'inhumation.

Mais qu'importe, puisque au fond, que cette tombe garde son mystère ou que nous l'ouvrions et que nous y trouvions un squelette entouré d'un nombre plus ou moins important d'objets précieux ne change rien à l'infantilisme de ces croyances qui ignorent peu ou prou les conséquences de la symbolisation d'un manque que l'on nomme castration. Ce manque a pour objet un objet imaginaire qui est le phallus. Sa désignation comme objet imaginaire est une interprétation qui va porter aussi bien sur l'objet de la frustration que sur celui de la privation.

En effet du côté de la frustration cet objet réel peut aussi bien être l'enfant pour sa mère. L'enfant peut faire l'hypothèse qu'il est l'objet qui vient combler le manque de sa mère, et comme nous le savons il sera frustré que sa mère ne lui porte pas tout l'intérêt qu'il attend. Cette frustration va croissante dès lors qu'il peut considérer ce qui se passe pour d'autres enfants, qu'ils soient de sa fratrie ou les enfants d'une autre famille. En conséquence, Quoi que fasse la mère la rencontre de cette frustration est inéluctable. L'enfant peut alors faire l'hypothèse qu'il va reconquérir cet amour maternel en passant par les voies de la privation, c'est-à-dire en partant à la conquête de la possession de cet objet qu'il n'est pas. Il peut alors considérer que cet objet qui confère un pouvoir sur l'autre, sur l'agent, quelqu'un peut l'avoir. Mais là aussi l'échec est inéluctable.

La castration, en tant que manque symbolique, est la symbolisation de cet échec à être ou avoir le phallus, à savoir cet objet imaginaire qui assurerait une domination sur cet agent supposé dans l'Autre. C'est la castration qui interprète que cet objet que l'on croit être ou avoir est justement celui qui manque, et de plus elle introduit une disparité entre hommes et femmes qui instaurent qu'une femme accède à la phallicité sur fond de ne pas être le phallus, alors qu'un homme accède à cette phallicité sur fond de ne pas avoir le phallus. Cette disparité est si l'on peut dire la pomme de discorde entre les hommes et les femmes, qui n'est pas moins disputée dès lors que l'on a mis en place de nouvelles normes sociales censées équilibrer notre position par rapport au phallus.

La psychanalyse a plus que jamais sa place dans ce débat dans la mesure où elle a permis d'établir qu'il n'y a qu'un seul symbole pour les deux sexes, à savoir le phallus, et que dans l'inconscient nous pouvons tout aussi bien les uns et les autres aspirer à l'être ou à l'avoir. L'inconscient ne connaît pas la différence des sexes, lui qui est ce comptable qui se perd dans ses comptes et qui dit "c'est pas juste". Face aux embarras que chacun éprouve, aux questions qui ne sont pas résolues pour lui, il va faire son marché chez les petits autres, qu'ils soient hommes ou femmes, pour leur emprunter leurs normes sociales, leurs valeurs, leurs images. Il s'identifie à l'autre. Un des traits qui caractérisent notre époque est que ce recours aux identifications s'est accéléré à une vitesse vertigineuse. Tout notre appareil productif s'est

concentré sur la circulation des discours, des normes sociales, des images, et des corps évidemment, de sorte que les egos contemporains peuvent avoir l'illusion de pouvoir avoir à disposition le manque, l'objet ou l'agent qui leur convient.

Donc dans ce débat extrêmement vif et polémique la psychanalyse a sa place, mais comme je vous le disais au départ les psychanalystes ne sont pas d'accord sur la position à prendre. C'est là une situation extrêmement stimulante pour essayer de préciser des éléments qui sont tout sauf évidents. Il y a donc des analystes qui acquiescent à ce mouvement d'un grand partage, de cette égalité supposée de notre rapport au phallus. Pourquoi un homme ne pourrait-il pas aller au bout de ses aspirations à se faire valoir phalliquement du côté de l'être, et pourquoi les femmes n'aurait-elles pas autant de reconnaissance et de réussite dans la conquête et la possession de ce symbole, et pourquoi encore continuerions nous à parler d'hommes et de femmes ? Et pourquoi embêterait-on nos enfants avec ces distinctions surannées et obsolètes ? Et du coup pourquoi une moitié de l'humanité devrait-elle continuer à se référer à une exception, un au moins Un qui l'autorise à imposer ses normes sociales à l'autre moitié de l'humanité ?

Une réponse possible est de considérer la conséquence de cette multiplication des identifications dans notre rapport au réel. Je m'explique en partant toujours de la clinique de l'hystérie, l'hystérie masculine en particulier. Que se passe-t-il pour un homme qui pour des raisons diverses et variées refuse cette assignation qui l'oblige à gagner ses attributs phalliques. Puisque comme je vous le disais la castration a pour conséquence côté masculin de conférer ces attributs phalliques sur fond de ne pas les avoir. C'est-à-dire que, à l'instar de ce qui se passe dans notre organisation sociale, nous avons à nous présenter comme démunis de tout et assujettis à des règles pour aller à la confrontation avec d'autres pour conquérir des lauriers ou des accessits qui assureront pour un temps un statut phallique à ceux qui ont réussi l'épreuve.

Un des traits de l'hystérique est précisément, non pas de s'extraire de cette compétition mais de s'y dérober dans les moments où la perte est inéluctable, même si un gain s'avère possible après. C'est ce que l'on peut voir chez certains qui montrent des qualités certaines dans, par exemple, les études ou le sport, et qui vont se dérober au moment du concours ou de la compétition, et qui de plus pour justifier leur dérobade vont faire appel à idéal de partage pour dénigrer la compétition. C'est-à-dire qu'ils participent à la réalité du monde des échanges des représentations phalliques, le monde des échanges des avoirs, mais ils s'en extraient dans une extra mondanité au moment où une perte est inéluctable, et cela au nom de cet Autre symbolique dont ils seraient les fils chéris, les fils aimés du père qui comme c'est bien connu est tout amour pour ses fils.

Et c'est au nom de cet amour qu'ils vont exercer leur intransigeances dans le jugement de ceux qui ont participé au challenge phallique, ces petits autres si mesquins, si aliénées dans leurs petites affaires et leurs rivalités. Il est bien connu que ce sont les plus idéalistes qui sont les plus va-t-en guerre. Ceux qui vont au combat pour défendre à la fois la valeur transmise par l'ancêtre commun et son territoire finissent tôt ou tard par en appeler à signer une paix des braves que leur refusent ceux qui au nom de leur idéal avaient refusé le combat, pour pousser les combattants à poursuivre ledit combat jusqu'à la victoire finale. C'est ce qui se passe notamment dans certains pays en état de guerre quasi permanente, entretenue par

ceux qui prient et qui par conséquent sont supposés être plus près de cet Autre symbolique, et qui au nom de leur idéal sont exemptés de service militaire, mais sont les plus intransigeants dans la poursuite du combat guerrier.

Je vous ai parlé des hystéries au pluriel, pour précisément considérer la clinique de ces névroses dans leur grande largeur et leur hétérogénéité. Lorsque nous parlons d'hystérie masculine, il nous vient plus spontanément à l'esprit ce qui concerne ces hommes peu sûrs de leurs appuis symboliques et qui vont multiplier les identifications pour tenter de se faire reconnaître auprès de multiples instances. Mais il est plus difficile de repérer ce qui chez les hystériques est l'expression d'une autorité absolue et non d'une autorité tempérée comme celle que met en place la castration. En effet comme le fait remarquer Charles Melman les hystériques se réclament "au contraire d'une autorité qui justement ...serait nouvelle, serait originale de se proposer comme absolue." Et cette autorité c'est lui-même qui l'incarnerait en prenant la parole. Cette prise de parole vectrice d'une autorité radicale qui cherche à s'imposer dans le registre du commandement et de l'impératif, est un des traits de la névrose hystérique autant pour les hommes que pour les femmes d'ailleurs, à savoir cette alternance entre un silence énigmatique et une parole qui peut être soit de commandement impératif, soit encore autre forme de commandement celui d'une plainte. C'est la plainte de tellement de celles et de ceux qui se présentent comme des victimes du maître, à savoir le représentant de l'au moins Un qui est supposé habiter dans l'Autre.

C'est ainsi que l'on peut voir ces alternances de silence et en même temps de retrait du monde plus ou moins radical suivi de phase hyperactive et de construction d'un monde phalliquement ordonné. Un exemple très illustratif, mais que vous risquez de trouver un peu daté, est celui de Sainte Thérèse d'Avila qui est bien connu pour ses extases mystiques qui faisaient suite à des retraites prolongées hors du monde de la parole, qui était l'occasion d'être visitée, du moins est-ce comme cela qu'elle le vivait d'être visitée par cette instance qui ne se manifeste pas pour le commun des mortels. Mais entre deux périodes de retrait mystique, c'était une femme extrêmement active qui a créé son propre ordre religieux et qui a su à la fois convaincre les autorités de mettre en place une organisation pour construire cette institution. C'est là non seulement une alternance que l'on retrouve chez les hystériques hommes ou femmes, mais ces deux pôles de cette subjectivité blindée, absolue va être plus ou moins présents sur chacun, à savoir que certains seront principalement dans un retrait extra mondain, pendant que d'autres s'expriment beaucoup plus dans un hyper activisme militant marqué par la radicalité de son commandement dans l'action.

Cette alternance entre un retrait hors du monde et un hyper investissement radical dans le monde, peut se retrouver aussi au niveau de la sexualité des hystériques, puisque bien sûr ils ont une sexualité. L'extra mondanité s'accompagne en matière de sexualité de difficultés que l'on peut se représenter aisément, à savoir les hommes timides très soucieux d'être aimé par les femmes et fort peu entreprenant sexuellement. Mais du côté de l'hyper engagement dans le monde, la sexualité qui l'accompagne à de tout autre caractère qui d'une part s'exprime, nous dit toujours Charles Melman, "dans une parade, dans une exhibition qui est une exhibition volontiers inquiète, qui est constamment représentation. Cela n'empêche pas que cette virilité vienne s'afficher comme voulant s'accomplir de façon totale, c'est une virilité qui ne supporte pas justement la tempérance qui est inhérente à toute position de maîtrise. C'est la tempérance conférée par la castration responsable d'une division subjective. Le phallicisme

hystérique produit des virilités qui en quelque sorte ne supportent pas le moindre manquement à leur exercice sexuel car il est immédiatement perçu comme un désavoué. Ce sont des virilités volontiers tyranniques, constamment inquiètes et soucieuses, et en même temps bizarrement extrêmement dépendantes.

J'en ai donné un exemple de lors de mon exposé d'avril sur la mère, en parlant du mari de cette femme avec laquelle il a eu deux enfants, et qui exerçait une virilité assez démonstrative avec ses maîtresses en même temps qu'il se montrait de plus en plus absent, beaucoup plus psychiquement que physiquement d'ailleurs, de sa vie familiale et conjugale. Lorsque sa femme découvrit une de ces liaisons, elle demanda immédiatement la séparation, et fut fort surprise de sa réaction qui fut catastrophique. Dans une mise en scène extrêmement passionnelle qui comportait des menaces suicidaires extrêmement spectaculaires, puisqu'il pouvait l'appeler avec son téléphone portable en lui disant qu'il était là au bord d'une falaise, ce qui obligeait cette femme à envoyer des secours. La grande surprise pour cette femme a été de découvrir cet attachement passionnel qu'il avait à elle, alors qu'elle avait pu interpréter son son retrait à la maison comme une indifférence qui préfigurait une séparation. Quoiqu'il en soit pour elle, cet attachement extrêmement passif à sa personne ne correspondant absolument pas à ce qu'elle pouvait attendre d'un homme, et elle mena à bien la séparation, et trouva ensuite un homme dont elle s'est assurée qu'il n'était pas dans une attente anxieuse de reconnaissance par une femme.

Puisque ce qu'elle avait très bien repéré c'est que son mari outre le fait qu'il faisait le joli cœur avec d'autres femmes, ne manquait jamais de faire un crochet après ces longues heures de travail journalière pour faire un petit coucou à sa maman.

Et cela est congruent avec ce que Charles Melman nous dit de cette virilité hystérique qui est régulièrement inquiète d'elle-même puisqu'elle est établie non pas par le biais d'une reconnaissance symbolique comme c'est le cas pour la position masculine standard, mais par le biais d'une reconnaissance qui ne vaut que par le regard d'un semblable et ce regard est volontiers cherché comme étant celui d'une femme, puisque c'est elle qui constitue là le lieu de référence et de validation, et cela constitue donc ce type de virilité qui a toujours besoin de l'acquiescement d'une femme pour se retrouver rassurée, confortée, établie et validée. Et il suffit que ce regard vienne pour des raisons quelconques à faire défaut pour que l'engagement se fasse dans une déprime, dans un sentiment d'abandon, dans un esseulement, un effondrement psychique, comme c'était le cas pour cet homme qui était à tous les sens du terme au bord du gouffre.

Ceci est la conséquence d'une incapacité pour un homme à lâcher ses frustrations et par conséquent son aspiration à être le phallus réel de cet Autre symbolique qu'est la mère. Cet attachement qu'il peut avoir à une femme, est en fait asexué, comme pour cet homme qui de fait occupait une place égale à celle de ses deux fils auprès de cette femme, sans qu'elle n'y soit pour rien. Riad Sattouf. L'hystérique homme ne renonce pas à être le phallus, dans une tentative de pallier au manque à avoir le phallus qui constitue les prémices de la castration.

Pour terminer mon propos je vais vous proposer un petit exercice qui consiste à établir si le personnage principal du "poirier sauvage" de Bilge Ceylan est hystérique ou non. Il s'agit d'un jeune homme qui une fois ses études terminées avec succès revient chez ses parents. Il est

dans le manque le plus total, dans le manque à avoir tout particulièrement puisqu'il n'a pas travaillé, il n'a pas de femme, et qu'il n'a pas non plus d'argent, alors qu'il se met en quête de 2000 livres pour publier un livre qu'il vient d'écrire. Pour ce qui est du manque à avoir nous savons que tout homme l'éprouve plus ou moins fort au moment de son entrée dans la vie adulte, puisqu'il n'a encore rien pu conquérir par lui-même. Pour ce jeune homme, hormis le diplôme de lettres qu'il a en poche, non seulement il est démuné de tout, mais le contexte de la Turquie contemporaine lui offre une situation extrêmement compliquée que ce soit pour se trouver un travail et donc une source de revenus, ou encore pour se trouver une femme. Celle qu'il désire ardemment depuis ses années de lycée lui apprend qu'elle va se marier avec un homme à l'abri du besoin.

La première partie du film nous présente ce jeune homme qui est d'autant plus révolté qu'il retrouvera en rentrant chez ses parents la situation catastrophique liée aux insuffisances de son père, qui est instituteur, ce qui pourrait être une situation honorable s'il ne s'adonnait pas depuis de nombreuses années à la passion du jeu qui l'a conduit à s'endetter auprès de tous ses proches et à ne plus pouvoir subvenir aux dépenses de sa famille. Ainsi tout au long du film les questions d'argent vont être extrêmement conflictuelles entre le père et le fils : le père lui vole quelques centaines de livres, le fils va lui voler son chien pour le vendre, etc. A ses relations houleuses avec le père s'ajoutent pour le fils des relations houleuses avec les hommes de la génération de son père qu'il va solliciter tour à tour pour faire éditer son livre : un homme politique, un chef d'entreprise, ou encore un écrivain reconnu. Il les sollicite avec respect, mais la vivacité de ses questions laisse pointer le dédain qui peut éprouver pour ces hommes qui sont supposés tenir les manettes d'un monde aussi mal fichu.

Toujours dans le registre hystérique, à côté de cette rivalité intransigeante aux autres hommes, ses échanges avec sa mère vont un temps dans le sens du raffermissement d'une complicité pour dénigrer le père dont les manquements sont si évidents : le réfrigérateur est vide, avant même que l'électricité ne soit coupée, et surtout leur honneur est atteint. Aussi lorsqu'il va réussir à faire éditer son livre, il va dédicacer à sa mère dont il fait à ce moment-là l'Autre symbolique à qui il s'adresse préférentiellement. Si nous nous arrêtons à ces traits de ce personnage qui sont extrêmement présents tout au long du film, cet homme est indéniablement dans une position hystérique. C'est d'ailleurs semble-t-il ce qui a été retenu par l'ensemble des critiques que j'ai pu lire, et c'est même ce qui rend ce personnage assez peu sympathique, précisément à cause de cette tendance rivalitaire, et de cette position d'exception qu'il se donne, comme le métaphorise le titre de son livre qui est aussi le titre du film : " le poirier sauvage ". Puisque le poirier sauvage est un arbre d'essence assez rare qui pousse, tout tordu, seul au milieu des autres arbres.

Mais il y a bien d'autres éléments qui font selon moi tout l'intérêt de ce film qui nous pousse à considérer que si névrose il y a, durant le temps de l'action de ce film à savoir à peu près deux ans, cet homme parvient à franchir l'impasse de sa névrose.

D'une part, et cela il le dit dès le début de l'action, il a une formulation comme celle là, si ma mémoire est bonne, de dire que c'est lorsque l'on a pris la mesure de son insignifiance que l'on se met en action. C'est insignifiance, c'est celle qu'il éprouve alors qu'il est démuné de tout. Une bagarre avec un rival témoigne de combien sa situation de célibataire lui est douloureuse, et pour ce qui concerne la conquête d'une situation professionnelle, les

échanges qu'il peut avoir tout au long du film à ce sujet montre combien la situation économique de la Turquie est tendue, comme dans tout pays où nombre de jeunes gens sont contraints à l'émigration pour trouver du travail. En bref pour ce qui est du manque à être et du manque à avoir, il est d'une lucidité hors du commun pour l'éprouver.

Mais surtout là où il n'est pas hystérique c'est dans son rapport à l'Autre symbolique qui est tout sauf idéaliste. D'une part il ne rechigne pas un certain pragmatisme pour obtenir la somme qui lui est nécessaire pour faire éditer son livre, comme de voler le chien de son père ou encore un livre ancien à son grand-père, et d'autre part il est tout à fait capable d'entendre ce que lui disent ses aînés, et d'en prendre et d'en laisser non pas par arrogance, mais par intelligence des situations. Tout au long du film il mène une enquête serrée sur comment cela ça se passait pour la génération de son père et même de ses grands-pères, et il fait un tri entre ce qui a toujours cours et ce qui est définitivement révolu. Il dit même que certains savoirs ne peuvent servir qu'une fois.

L'une des grandes scènes du film commence lorsqu'il surprend deux hommes en train de marauder des pommes. Son grand-père venait de lui dire que l'imam est venu lui emprunter de l'argent dont il savait qu'il ne serait jamais remboursé. Il se trouve que l'un des deux maraudeurs est cet imam. Après quelques échanges sur la bonté de ces pommes et la prodigalité divine un débat plus serré a porté sur l'éthique. Bien sûr les deux hommes de religion considèrent que leurs ouailles ne sont pas assez croyantes, et que si tous les hommes se mettaient à respecter la loi divine le monde irait mieux, ce à quoi notre jeune homme rétorque que les remèdes que les croyants proposent son pires que les maux qu'il veulent combattre. (Pas de père universel).

Mais c'est surtout dans son rapport à son père que son évolution est la plus franche, puisque indiscutablement son père et au début du film dans la position du père imaginaire que l'on retrouve sur la ligne de la privation, mais il va migrer du côté du père réel une fois qu'il aura avancé dans son enquête. Cette enquête lui a permis d'établir que non seulement les grandes difficultés qu'il rencontre dans sa quête phallique, son père les a connus mais qu'en plus il a pu en surmonter quelques-unes. Fils de paysan, il a fait de très bonnes études et tout en étant respectueux de ses anciens il a présenté dans son engagement une grande modernité. Et de plus c'est cet engagement désirant qui a pu séduire sa mère qui dans un dialogue avec son fils, alors qu'ils venaient de dénigrer très franchement le père, elle lui dis, répondant à une de ses questions, que si c'était à refaire elle se marierait encore avec lui. Le film se termine sur une très belle métaphore où le fils rejoint le père qui entreprend de creuser un puits pour rendre cultivables la terre ancestrale bien trop aride. Bien sûr le film ne nous dit pas si ce trou qu'il creuse dans le réel va leur permettre d'atteindre l'objet, ici l'eau, qui pourrait rendre le réel apte à la jouissance, mais il nous donne une idée de ce que nous pouvons entendre comme étant le père réel agent de la castration, ce qui fait passer le fils sous un commandement tout à fait tempéré qui l'assigne à une place où il se retrouve en capacité d'affronter le réel d'une manière très laïque.